

### CHAPITRE III.

#### LE VERBE ÉTERNEL ANNONCÉ.

##### *Division de ce Chapitre.*

La promesse d'un Sauveur était donc faite à l'homme ; et désormais, croire à cette promesse devenait le moyen d'arriver au salut.

Pour fixer dans l'esprit oublieux des hommes le souvenir du Messie promis, Dieu institua, dès l'origine, *le sacrifice*, figure du grand sacrifice du Calvaire, où la victime divine serait immolée, pour le salut du monde.

Puis, il se plut à figurer son Fils bien-aimé, en faisant paraître dans le monde des personnages, qui portaient en eux quelque trait du Messie futur. Nous les verrons se succéder, d'âge en âge, au sein du peuple de Dieu surtout.

Ce ne fut pas assez : le Seigneur envoya des Prophètes, dont la mission fut de reproduire, trait pour trait, la personne du Verbe-Incarné, jusque dans les moindres détails.

Cependant la promesse allait se répandant avec les hommes, dans toutes les contrées de l'univers ; les Traditions primitives s'implantaient et s'enracinaient, en quelque sorte, dans tous les pays, au sein de tous les peuples. Plus ou moins bien conservées dans chaque nation, elles avaient perpétué en tous lieux la pratique

du sacrifice, et les grands aspects des événements passés, surtout le fait de l'épreuve subie par la femme au Paradis terrestre et de la chute du premier homme.

Il plut à Dieu d'avoir encore, çà et là, des apôtres de la promesse, qui, au milieu du peuple d'Israël, comme au sein des autres nations, annonçaient la venue d'un Rédempteur promis, dès l'origine, à l'humanité.

De telle sorte que le Christ Jésus a rempli toute l'antiquité de sa pensée. Il en a été l'espérance et le salut, le pôle, comme on l'a dit, vers lequel tous les regards se tournaient pour s'orienter dans leur marche.

En résumé, pendant quatre mille ans, l'humanité a monté vers le Calvaire, où Jésus a été immolé pour le salut du monde, et depuis deux mille ans bientôt, elle en descend, emportant partout avec elle son Christ bien-aimé, qui la suit dans toutes ses migrations, jusqu'aux plus lointains rivages, où elle va porter la Bonne Nouvelle de l'accomplissement de la Promesse, c'est-à-dire, la venue du Messie.

Ainsi tout s'explique, dans l'antiquité et le monde moderne, par Jésus-Christ, et rien ne se comprend sans lui. Il est l'*Alpha* et l'*Omega*, le *Commencement* et la *Fin* ; et cependant il y a des esprits qui, comme les Juifs, ne le voient nulle part. Aveugles, ils demeurent dans la nuit, quand le soleil brille à son midi, dans toutes les clartés du ciel.

#### I.

#### LE SACRIFICE.

Le sacrifice annonçait réellement le Verbe-Incarné devant s'offrir à la justice de son Père, sur la croix,

puisqu'on le définit : l'offrande faite à Dieu d'une chose que l'on détruit en son honneur, pour reconnaître son domaine souverain sur toutes les créatures.

La raison est impuissante à expliquer la grandeur mystérieuse du sacrifice ainsi défini. Pour le comprendre, il faut absolument se mettre à l'école de l'Église catholique, seule Église, qui continue à avoir un autel et une victime : l'autel où s'offre le sacrifice de la Messe, qui n'est autre que celui de la Croix, où, d'un côté comme de l'autre, Jésus s'immole à la justice irritée de son Père, pour l'apaiser et nous sauver.

L'Éternel a donc institué, dès le commencement, le sacrifice, comme le plus grand acte religieux commandé aux hommes, et, disent les Pères de l'Église, il en fixa lui-même le rite sacré. Aussi lisons-nous au chapitre viii de la Genèse que « Caïn offrait au Seigneur des fruits de la terre, et Abel les premiers-nés de son troupeau. Dieu regarda avec complaisance Abel et ses présents. » Après le déluge, Noé, sorti de l'arche, s'empresse « de dresser un autel au Seigneur, et, prenant de tous les animaux et de tous les oiseaux purs, il les lui offre en holocauste sur cet autel. » (Ib. viii, 20.)

Le sacrifice symbolique, ainsi pratiqué depuis l'origine du monde, s'est continué pendant les quarante siècles, qui ont précédé notre ère, perpétuant la promesse du Messie faite à nos premiers parents, et indiquant de quelle manière serait mis à mort Celui que Jean-Baptiste saluera aux rives du Jourdain en disant : *Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi* : Voici l'agneau de Dieu, voici Celui qui porte les péchés du monde. » (Jean I, 29.)

Puisque le sacrifice des animaux symbolisait le sacrifice de la Croix, qui sera continué jusqu'à la fin du monde par le sacrifice de la Messe, nous pouvons dire que Jésus-Christ a régné sur le monde par le sacrifice,

et en vertu de son sacrifice. Saint Paul écrivait aux Hébreux ces paroles : *Christus heri et hodie, ipse et in sæcula* : Le Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera dans tous les siècles. » (Ch. xiii, 8.)

Il suffit de lire, soit l'histoire sainte, soit les annales des peuples païens, pour se convaincre que le sacrifice faisait le fond de la religion des Juifs et des Gentils ; Jésus-Christ était donc partout.

Chez les Juifs, les sacrifices étaient perpétuels ; il y avait, chaque jour, des heures marquées à cette fin. Israël adorait ainsi le grand Dieu du ciel, Jéhovah. Que lui faisait à lui, le sang des boucs et des génisses ? Ce que fait à un père le portrait d'un fils bien-aimé. La vue de ces victimes immolées lui parlait de son Christ, de son immolation future, de sa mort, mais aussi de son triomphe sur la croix.

Les païens instruits des traditions primitives pratiquaient aussi le sacrifice religieux. Jamais, chez eux non plus, on ne procédait à un acte important sans immoler quelques victimes. Les guerriers offraient des hécatombes pour l'heureuse issue du combat ; d'autres encore après la victoire. Les chefs des nations, les magistrats, les foules s'unissaient aux prêtres dans ces actes solennels, et tous, dans un religieux silence, prenaient part au sacrifice, tantôt dans les temples, tantôt sous la voûte du ciel, sur la cime des montagnes, ou, la nuit, dans les forêts mystérieuses.

L'idée du sacrifice était tellement enracinée dans l'esprit des nations, qu'elles allaient jusqu'à immoler des victimes humaines. C'était, évidemment, un crime, puisque Dieu ne le permettait pas, se réservant d'agréer le sacrifice d'un seul homme, celui de son Fils, mis à mort par l'envie cruelle des Juifs ; toutefois les païens immolaient des vierges, des hommes, des esclaves surtout, et les Juifs eux-mêmes, dans leurs jours d'égare-

ments, vouaient leurs enfants à Moloch, et les faisaient brûler en son honneur. Qui n'a entendu parler du sacrifice de Jephté vouant sa fille à la mort, et de l'oracle de Calchas demandant le sacrifice d'Iphigénie, fille d'Agamemnon ? Ces faits réprouvés par la vraie religion, prouvent au moins que, dans la croyance universelle, le sacrifice apaisait la justice de Dieu. Les peuples avaient raison de le croire, puisque Dieu, par amour pour son Fils, agréait ces offrandes et pardonnait aux hommes. Il entendait déjà retentir jusqu'au plus profond de son cœur les paroles par lesquelles, plus tard, l'Église terminera toutes ses oraisons, disant : *Per Dominum nostrum Jesum Christum...* Nous vous en supplions, ô Dieu, par Jésus-Christ, Notre-Seigneur, qui vit et règne avec vous dans tous les siècles.

Concluons que le sacrifice annonça d'une façon saisissante la venue du Messie ; qu'il a été le grand acte religieux, en tout temps, et chez tous les peuples ; qu'après avoir été figuratif, il est devenu réel au Calvaire, par la mort de Jésus-Christ sur la croix ; que le Calvaire s'est changé en autel, où le Christ ne cesse pas d'être immolé à chaque instant, pour le salut du monde ; car à chaque instant, on dit la Messe quelque part, dans le monde, les heures variant pour chaque pays ; concluons que le sacrifice ne finira qu'avec le monde, par le triomphe du Christ, Juge suprême des vivants et des morts.

Que peut répondre à ce fait universel l'homme qui ne croit pas ? Le sacrifice est un fait, en même temps qu'une doctrine ; que quelqu'un essaie donc de l'expliquer, en dehors de l'Église. Elle seule a reçu de son divin fondateur les paroles de la vérité éternelle ; seule, elle peut nous instruire et nous dire pourquoi l'homme, qui sait sacrifier ses biens aux pauvres, et sa propre personne à Dieu, et à sa patrie, est grand, tandis

que l'égoïste, qui ne songe qu'à lui, à ses plaisirs, à son ambition, ne voulant rien faire que par intérêt personnel, est un homme vil et méprisable. O Christ ! nous vous retrouvons au fond de notre être, et vous êtes la vie des âmes et des peuples. Plus on vous est semblable, plus on est parfait. Vous êtes et vous serez à jamais l'Idéal divin de l'homme, le seul possible ; car vous êtes l'Homme-Dieu.

## II.

### LES FIGURES.

Cependant Dieu avait toujours, devant son regard paternel, son Verbe, objet de ses complaisances infinies ; il travaillait pour lui et ne permettait rien dans le cours des événements, qui ne se rapportât à sa personne et à sa glorification.

Saint Augustin, qui fait loi dans l'explication des Livres Sacrés, par l'autorité de sa sainteté et de son génie, a écrit, à ce sujet, des pages écrasantes pour l'incrédulité, autant inhabile à prouver que prompt à railler.

« Qui pourrait, dit-il, indiquer sinon dans un traité spécial, même brièvement, toutes les figures symboliques contenues dans les livres de l'ancienne Loi et des Prophètes concernant le Christ ? A moins qu'on n'attribue à l'industrie humaine l'interprétation et l'application au Christ de tous les faits qui se sont passés dans l'ordre des temps. Peut-être des juifs ou des païens pourront-ils l'affirmer : mais tous ceux qui veulent passer pour chrétiens doivent courber la tête sous l'autorité de l'apôtre qui nous dit : « Toutes ces choses leur arri-

vaient en figure » et encore : « Toutes ces choses ont été des figures de ce qui nous regarde. » (I Cor. x, 11, 6.)

Ainsi parlait contre Fauste le Manichéen, ce grand docteur, en son chapitre xxxvii<sup>e</sup>, et il avait dit au chapitre xxvii<sup>e</sup> : « Celui qui ne goûte aucune joie à contempler ces tableaux que nous offrent les Saintes Écritures, ne supporte plus la sainte doctrine et se tourne vers les fables. Et ces fables chatouillent agréablement et de diverses manières des âmes restées puériles à tous les âges de la vie ; mais, nous qui sommes le corps du Christ, reconnaissons notre voie dans ces paroles du Psalmiste : « Les impies m'ont raconté leurs fables ; mais elles ne sont pas comme votre loi. » (Ps. cxviii, 85.) Quand je parcours ces livres, quand je lis avec ardeur ces Écritures, à la sueur du travail auquel l'homme est condamné, le Christ m'apparaît partout, ou visiblement ou dans le mystère, et il me restaure. Par la difficulté même que j'éprouve à le trouver, il enflamme mon désir, afin que je dévore plus avidement ce que je trouve, et que je conserve pour mon salut ce qui a pénétré la moelle de mes os. »

Que l'on aime à entendre de tels accents sortir de telles âmes, et à voir des fronts si hauts se courber si naïvement devant l'autorité de l'Église !

Commentant le Ps 96, il dit : « Il faut rapporter le tout au Christ, si nous voulons en saisir le véritable sens. Ne nous écartons point de la Pierre angulaire, de peur que notre intelligence ne tombe en ruine ; qu'en lui se consolide tout ce qui est mobile et chancelant, qu'en lui s'affermisse tout ce qui est incertain. Quelque doute que fassent naître dans notre esprit les Saintes Écritures, que l'homme ne s'éloigne pas du Christ, et s'il le découvre, dans ses lectures, qu'il soit certain de les avoir comprises, et qu'il ne se persuade pas qu'il les comprend, tant qu'il n'y rencontre pas le Christ,

« qui est la fin de la Loi pour justifier ceux qui croiront en lui. » (Rom. x, 4.)

C'est bien le cas de dire, des choses contenues dans l'ancien Testament surtout : les hommes s'y agitent au gré de leur liberté, mais Dieu les mène à sa fin : le Christ, son bien-aimé Fils.

*Abel et Caïn.*

Ainsi en arriva-t-il pour Caïn et Abel.

Tandis que le malheureux Caïn poursuivait son projet de vengeance contre son frère, malgré les conseils et les avertissements que Dieu lui-même daignait lui donner, Abel demeurait fidèle à la loi du Seigneur et grandissait de plus en plus dans son amour, devenant ainsi une image du Juste par excellence qui devait être immolé par la jalousie de ses frères, Jésus-Christ.

Saint Jean Chrysostome parlant des épreuves réservées, ici-bas, aux serviteurs de Dieu, disait : « Mais pourquoi appuyer cette vérité sur nos faibles raisonnements, lorsqu'il suffit de produire l'exemple des saints et magnanimes patriarches qui vécurent dans les premiers âges du monde ? Examinez avec soin la vie des plus illustres, et vous trouverez que tous, au milieu des plus cruelles épreuves, se confièrent en Dieu. Et d'abord voulez-vous que je vous cite le fils d'Adam, Abel, l'agneau symbolique du Christ ? Il n'avait lésé aucuns droits, et il souffrit néanmoins la peine que méritent seuls les plus grands scélérats. Nous autres, nous sommes pécheurs, et la tentation est un châtiement de notre péché ; mais Abel était juste, et il ne fut mis à mort que parce qu'il était juste. Caïn l'avoua pour son frère, tant qu'il ne montra point l'excellence de sa vertu ; mais du moment où le Seigneur accepta son sacrifice, et fit briller ses mérites, Caïn, aveuglé

par la jalousie, ne connut plus les lois du sang et de la nature. » (Cons. à Stagire — liv. II.)

« Dieu ne regarde pas le sacrifice de Caïn, dit saint Augustin, mais il regarde le sacrifice d'Abel. Ainsi Abel le plus jeune, est tué par son frère aîné; le Christ, chef d'un peuple plus jeune, est mis à mort par le peuple Juif, plus ancien: l'un est tué dans la campagne, l'autre au calvaire — qui était en dehors de Jérusalem. » (Contre Fauste, IX.)

Ces figures de notre Roi Sauveur se trouvent nombreuses dans la Sainte Écriture et montrent l'attention de l'Éternel à signaler son Fils à l'humanité. La secte maçonnique l'a bien compris; aussi a-t-elle agi pour arriver à proscrire de nos écoles l'étude de l'histoire sainte, afin de détourner du Christ la pensée de la jeunesse. Elle n'ignore pas que les annales des peuples sont remplies d'allusions aux Livres Sacrés et de rapports avec le peuple d'Israël; que nos auteurs chrétiens et profanes citent à chaque instant les scènes bibliques et qu'il devient difficile de comprendre et de pouvoir admirer nos grands poètes sans connaître l'histoire du peuple de Dieu: n'importe! Que la science religieuse disparaisse, mais que le Christ demeure inconnu. Et tandis que dans leurs loges ils usent et abusent, dans leur symbolisme ridicule et sanguinaire, du serpent et de l'agneau, ils ne veulent pas qu'on s'aperçoive de leur parodie sacrilège; ils ôtent à l'enfance le moyen de savoir ce que signifient ces belles figures qui émergent du monde ancien comme des rayons lumineux du sein de la nuit.

A propos de Caïn, saint Augustin a dit: « Dieu interroge Caïn, non comme un ignorant qui veut apprendre, mais comme un juge qui doit punir un coupable: il lui demande où est son frère. Caïn lui répond qu'il ne le sait pas et qu'il n'est pas son gardien. Jusqu'ici,

que nous répondent les juifs, quand nous les interrogeons par la voix de Dieu, c'est-à-dire des Saintes Écritures, touchant le Christ, sinon qu'ils ne connaissent pas même celui que nous appelons le Christ? L'ignorance de Caïn était feinte, la négation des juifs est mensongère. » (Contre Fauste, Ch. x.) Plus loin: « Tu seras gémissant et tremblant sur la terre, dit le Seigneur à Caïn: » Qui ne voit aujourd'hui, qui ne reconnaît que le peuple juif, en quelque lieu de la terre qu'il soit dispersé, gémit et s'attriste d'avoir perdu l'empire, et tremble sous une multitude de peuples chrétiens? » (Ch. XII.)

#### *Noé et l'Arche.*

Ce n'était pas assez pour notre Père des cieux de contempler lui-même et de montrer à la terre des figures de son Fils, il voulait aussi comme par avance peindre la grande œuvre de salut que son Verbe-Incarné viendrait accomplir dans le monde: nous avons dit Noé et son arche mystérieuse, Noé, figure de Jésus-Christ, et l'arche, image de l'Église.

Dix-sept siècles bientôt s'étaient écoulés depuis Adam, et les hommes qui s'étaient formés en deux groupes: les enfants des hommes, ceux de Caïn, et les enfants de Dieu, ceux de Seth, avaient fini par se réunir et contracter entre eux des unions.

Comme il arrive presque toujours en pareil cas, c'est-à-dire quand une population bonne se joint en masse à une population mauvaise, c'est le vice qui l'emporte sur la vertu, surtout lorsque le rapprochement se fait pour un motif naturel. Ici, c'est la passion qui poussait les descendants de Seth à se jeter dans les bras des enfants de Caïn: la volupté. « Les enfants de Dieu, dit la Genèse, voyant que les filles des hom-

mes étaient belles, prirent pour épouses celles d'entre elles qui leur avaient plu. » (Ch VI, 2.)

Une corruption effrayante s'ensuivit. Les bons devinrent semblables aux mauvais, et chez tous, le culte de la chair prit la place du culte de Dieu.

Disons en passant qu'il en arrive de même aux catholiques assez imprudents pour fréquenter les Loges maçonniques, parce que en y entrant, il faut laisser à la porte tout principe faisant partie d'une religion révélée. Or, sans principe, il n'y a plus de vertu possible. Autant vaudrait à un soldat de déposer les armes avant d'affronter l'ennemi.

Remarquons qu'à l'époque dont nous parlons, Dieu avait laissé aux chefs de famille et à chacun le soin de lui offrir des sacrifices. Nous lisons, il est vrai, au chapitre IV<sup>e</sup> de la Genèse ce verset : « Il naquit aussi à Seth un fils qu'il appela Énos : celui-ci commença à invoquer le nom du Seigneur : » c'est-à-dire à offrir au Seigneur des sacrifices publics. Toutefois ce commandement de sacerdoce ne formait pas une institution officielle, ayant mission d'arrêter le peuple dans ses égarements, de sorte que, privés de ce bienfait, les hommes ne trouvaient pas comme aujourd'hui une Église divinement instituée pour défendre les intérêts de Dieu, qui sont ceux de la vérité et de la vertu, contre l'erreur et le vice.

Sans votre Église, ô mon Dieu, que deviendrait le monde à l'heure présente? Ce qu'il devint, sans nul doute, à l'époque du déluge.

« Dieu donc voyant que la malice des hommes, qui vivaient sur la terre, était extrême, et que toutes les pensées de leur cœur étaient en tout temps appliquées au mal, se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre et fut touché de douleur jusqu'au fond du cœur. »

Ce langage, qui met à la portée de l'intelligence hu-

maine, l'irritation de Dieu, montre jusqu'où allait la dépravation des hommes. Et le Seigneur dit : « J'exterminerai de dessus la terre, l'homme que j'ai créé. »

Alors, comme maintenant, les pécheurs dans leur aveuglement, voulaient croire que Dieu, souverain Législateur, permet que l'on foule impunément aux pieds ses lois ; ils se trompaient grossièrement. Que les juges de la terre se rient de la justice, cela se voit ; mais on ne verra jamais le Seigneur laisser impunie l'injustice. Il attend que le coupable revienne à lui, parce qu'il est plein de miséricorde, mais il châtie les rebelles obstinés.

« Noé trouva grâce devant Dieu... qui lui dit : J'ai résolu d'exterminer tous les hommes ; ils ont rempli toute la terre d'iniquité ; je les exterminerai avec tout ce qu'il y a sur la terre. »

C'est alors qu'il lui commanda de construire une arche, dont il lui indiqua minutieusement les proportions, en lui disant de quelle manière il devait s'y prendre pour sauver sa famille et les animaux de chaque espèce, lorsque viendrait le déluge, fixé à cent vingt ans à partir de l'ordre donné à Noé.

Noé, chargé d'avertir les hommes, remplissait ainsi la mission de Jésus-Christ menaçant les juifs de leur perte et de la destruction de Jérusalem, et l'arche était bien la figure du navire mystérieux de l'Église, de la barque de Pierre, en dehors de laquelle il n'y a point de salut.

« En ce qui regarde le commandement que Dieu fit à Noé, qui était, selon le témoignage de l'Écriture même, un homme parfait, non de cette perfection qui doit un jour égaler aux anges les citoyens de la cité de Dieu, mais de celle dont ils sont capables en cette vie, en ce qui regarde, dis-je, le commandement que Dieu lui fit de construire une arche pour s'y sauver de la

fureur du déluge, avec sa femme, ses enfants, ses brus et les animaux qu'il eut ordre d'y faire entrer, c'est sans doute la figure de la cité de Dieu étrangère ici-bas; c'est-à-dire de l'Église, qui est sauvée par le bois où a été attaché le médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme. Les mesures même de sa longueur, et de sa hauteur et de sa largeur, sont un symbole du corps humain dont Jésus-Christ s'est vraiment revêtu, comme il avait été prédit. En effet, la longueur du corps de l'homme, de la tête aux pieds, a six fois autant que sa largeur, d'un côté à l'autre, et dix fois autant que sa hauteur, c'est-à-dire de son épaisseur, prise du dos au ventre. C'est pourquoi l'arche avait trois cents coudées de long, cinquante de large et trente de haut. La porte qu'elle avait sur le côté est la plaie que la lance fit au côté de Jésus-Christ crucifié. C'est en effet par là qu'entrent ceux qui viennent à lui, parce que c'est de là que sont sortis les sacrements par qui les fidèles sont initiés : Dieu commande qu'on la construise de poutres cubiques, pour figurer la vie stable et égale des saints; car dans quelque sens que vous tourniez un cube, il demeure ferme sur sa base. Les autres choses de même qui sont marquées dans la structure de l'arche sont des figures de ce qui se passe dans l'Église.» (Cité de Dieu, Ch. xxvi.)

Faisons observer, ici, que dans leurs ouvrages et leurs Loges, les francs-maçons usent de nos symboles, et des figures de l'Ancien Testament; mais ils en ignorent la vraie signification, et ceux qui la connaissent, se plaisent à l'altérer, pour rapporter à l'erreur ce qui appartient à la vérité; à satan, leur dieu, ce qui symbolise Jésus-Christ et son Église. Tertullien avait bien raison d'appeler satan, le singe de Dieu : *Simius Dei*.

Les Pères de l'Église sont intarissables dans leurs explications concernant l'arche et le déluge. Il est inté-

ressant de les suivre, mais il serait trop long de les citer. Transcrivons cependant quelques lignes de saint Jean Chrysostome. « Le déluge, dit-il, ce naufrage commun de la terre entière arriva; les cataractes du ciel s'ouvrirent; les abîmes s'élançèrent hors de leurs digues, tout était eau, le monde visible était ramené à ses premiers éléments et entraîné en dissolution; la terre ne paraissait nulle part, mais partout c'était une mer qui avait pour source la colère de Dieu, partout des flots, partout des mers; les montagnes portent vers le ciel leurs cimes élevées, mais la mer les avait couvertes; il n'y avait plus que la mer et le ciel; le genre humain avait péri, et il ne restait plus qu'une étincelle de notre race, Noé, qui comme une étincelle au milieu de la mer, n'était pas éteint par elle, et portait avec lui les prémices de notre espèce, sa femme et ses enfants, puis la colombe et le corbeau et tous les animaux. Ils étaient tous dans l'arche qui, portée sur les eaux, ne faisait pas naufrage au milieu des flots, car elle avait pour pilote le Seigneur de toutes choses. En effet, Noé ne dut point son salut aux planches qui composaient l'arche, mais à la main puissante de Dieu. Et contemplez le prodige! Lorsque la terre fut purifiée, lorsque les ouvriers d'iniquité eurent disparu, lorsque la tempête eut cessé, le sommet des montagnes apparut, l'arche s'arrêta, Noé lâcha la colombe. »

Notre grand docteur ajoute : « Les choses que nous venons de dire étaient pleines de mystères, et ce qui se passa alors était une figure de ce qui devait arriver plus tard. Ainsi l'arche était la figure de l'Église; Noé, celle de Jésus-Christ; la colombe, celle de l'Esprit-Saint; la branche d'olivier, celle de la bonté de Dieu... » (Homélie sur Lazare, 6<sup>e</sup> Hom.)

Pour n'avoir pas à expliquer ces choses, surtout pour écarter de tout regard la figure de Jésus-Christ, les